

UNE
JOURNÉE AU CAMP,

MÉLODRAME COMIQUE

EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

Par MM. DESAUGIERS ET GENTIL;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre de la Porte-St.-Martin, le 17 Octobre 1815.*



PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière
le Théâtre Français, n^o. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUER, rue du Faubourg Montmartre, n^o. 4.

1815

PERSONNAGES.

ACTEURS.

| | |
|---|------------------------|
| PATAPAN, Tambour-Maitre. | MM. <i>Emile.</i> |
| PHILIPPE, Dragon | <i>Théodore.</i> |
| LAJEUNESSE, vieux Canonnier | <i>Dachaume.</i> |
| LARAMÉE, Hussard | <i>Bourdais.</i> |
| BELLEPOINTE, Maitre d'armes | <i>Vissot.</i> |
| L'ESPÉRANCE, Grenadier | <i>Thibouville.</i> |
| DODINET, recrue | <i>Pierson.</i> |
| JUSTINE, femme de Laramée | Mesd. <i>Révalard.</i> |
| LOUISE, femme de Philippe | <i>Florval.</i> |
| JULIENNE, femme de Bellepointe | <i>Mariany.</i> |
| THÉRÈSE, femme de L'Espérance | <i>Julie-Pariset.</i> |
| FANCHETTE, Cantineière promise à Patapan | <i>Gorenflot.</i> |
| VICTOIRE. | |
| PAULINE. | |
| ADRIENNE. | |
| NICOLE. | |
| Soldats de toutes armes. | |
| Villageois et Villageoises. | |



La Scène se passe dans un camp français.

UNE JOURNÉE AU CAMP;

Mélodrame comique en deux Actes.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente l'extrémité d'un camp. On voit des tentes à droite et à gauche. Dans le fond est une batterie de mortiers à bombes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, LOUISE, JULIENNE, THÉRÈSE, PATAPAN.

(*Chaque femme a un tambour. Patapan donne une leçon de tambour aux quatre femmes.*)

PATAPAN, *faisant un roulement.*

Tenez, v'là c' qui s'appelle un roulement.

LES FÈMMES, *ensemble.*

Pas si fort donc, pas si fort.

PATAPAN.

Est-c' que c' bruit vous fait déjà peur ?

JUSTINE.

Non, mais c'est qu'il ne faut pas que nos maris entendent.

PATAPAN.

Pourquoi donc ?

JULIENNE.

Ça, c'est notre secret.

PATAPAN.

Je n' peut pourtant pas vous donner une leçon d' tambour secrètement.

LOUISE.

Mais qu'est-ce que cela vous fait. Un peu plus bas, monsieur Patapan, si c'est possible.

THÉRÈSE

C'est donc difficile ?

PATAPAN.

Allons, j' vas tâcher d' mettre une sourdine.... Attention !

(*Il fait un roulement.*)

Air: Vaudeville des habitans des Landes.

A votre tour d'vos mains blanchettes,

Tachez d'imiter c'battemeAt.

R'lan tan plan, tan plan, tan plan,

V'là comme il faut t'air les baguettes.

Pour bien marquer le mouvement,

R'lan tan plan, tan plan, tan plan.

JUSTINE.

Nos maris s'ront ben surpris j'gâge,
Quand ils nous connaîtront c'talent.

R'lan tan plan. (*te.*)PATAPAN (*à part.*)

J'vois à présent c'qui les engage
A prendre leçon de Patapan.

LES FEMMES (*battont.*)R'lan tan plan (*ter.*)

PATAPAN.

C'est qu'elles veulent s'lon l'usage,
M'ner leux maris tambour battant.

R'lan tan plan. (*ter.*)

Bravo! ça va comme des bijoux et j' vous garantis toutes
tambours majors dès qu' vous aurez cinq pieds dix pouces.

THÉRÈSE.

Oh! j' n'avons pas de vues aussi hautes que ça.

PATAPAN.

Ah! pardine! j' plaisante, j' crois ben qu' vous n'apprenez
à battre la caisse que par récréation, comme amateurs.

LOUISE

Hé ben, pas du tout monsieur Patapan, c'est plus sérieux
qu' vous n' pensez.

JULIENNE.

Sans c' la, est-ce que j' nous levrions tous les jours d'aussi
bonne heure? aujourd'hui même encore, j' n'étions j'i' pas
arrivées du village avant l' chaud du coq?

PATAPAN.

C'est vrai que j' n'ai pas à m' plaindre d' mes écolières, elles
sont toujours au poste avant moi... Ah! ça mais j' vous d'
mande un peu à quoi tout c' tambourinage là peut m'ner?

TOUTES.

A quoi?

PATAPAN.

Oai.

THÉRÈSE.

C'est bien à vous qu' j'irions contr' ça!

PATAPAN.

Ponrquoi donc pas?

LOUISE.

Parceque vous jaseriez.

PATAPAN.

Moi! apprenez que j' suis discret.

JUSTINE.

Oui, comme un tambour.

PATAPAN.

Quand j' vous dis qu'on peut se fier à moi... t'nez v'la noi'

lieutenant qui m'a dit qu'il avait tous les jours des rendez-vous avec la nièce du tailleur du régiment, est-c' que j'en ai tinté une parole ? v'la Bellepointe l' maître d'armes qui m'a confié qu' c'est lui qui a soufflé l' broc d' vin qu'on a tant cherché, est-ce que j'en ai ouvert la bouche ? vrai je m' laisserais plutôt arracher la moustache qu'un secret.

JUSTINE.

En ce cas là, v'là c' que c'est. Vous savez ben qu' c'est aujourd'hui que l'a trêve qui dure depuis deux mois entre les Français et les Hanovriens doit être continué ou rompue.

PATAPAN.

Si je l'sais ! j'ai d'bonnes raisons pour le savoir puisque c'est d' la continuation de la trêve que dépend mon mariage avec ma p' tite Fanchette not' cantinière, elle evpire aujourd'hui...

TOUTES.

Qui ? Fanchette ?

PATAPAN.

Eh ! non, la trêve, et monsieur l' maréchal de Belle Isles n'a quitté le camp que pour aller savoir auprès du Roi s'il retournera d' la paix ou d' la guerre.

LOUISE.

Si c'est d' la guerre, j' voulons suivre nos maris à l'armée.

PATAPAN.

Oui, mais c'est qu' l'général n' veut pas d' femmes à la suite.

JULIENNE.

C'est pour ça j'nous faisons tambours, afin d'être en avant.

THERÈSE.

Quitter comme ça son mari au bout de deux mois d'mariage, ça serait un peu dur.

PATAPAN.

Au bout de deux ans, passe.

LOUISE.

Pardine, quelle différence !

PATAPAN.

Ca fait d'jolis tambours tout d'même : mais c'est pour le coup qu'vous feriez plus d'bruit que d'besogne.

JUSTINE.

Air :

Quand j' prenons pour guide not' cœur,
Je saxon, tout' femmes que j' sommes,
En fait d'hardiesse et de valeur,
Nous montrer aussi ben qu' les hommes.

PATAPAN.

Trop vous montrer pourrait aussi
Nous nuire dans plus d'une affaire,
Quand vos bras chasseraient l'ennemi,
Vos yeux seraient tout le contraire,

JULIENNE.

Ah! s'il venait s'y frotter, j'saurions ben le r'cevoir.

PATAPAN.

Diable.

LOUISE.

Vous n'savez donc pas que j'manions l'fusil aussi ben qu'la baguette?

PATAPAN.

Qu'est-ce qui vous a appris ça?

THÉRÈSE.

Personne. Est-ce que je n'vous avons pas vu souvent manœuvrer?

JUSTINE.

Est-ce que tous les matins je n'sommes pas là quand vous criez : Portez armes! Présentez armes! En avant, marche!

THÉRÈSE.

Il faut pour cela plus d'adresse que d'force.

LOUISE.

Et en fait d'adresse, j'sommes dans l'cas d'vous en r'montrer.

Air : *La belle qui me tient au cœur.*

Chaque matin à la milice
J' donnons queuq'z' instans.

JULIENNE.

De la charge et d' l'exercice
J' savons tous les tems.

PATAPAN.

Ce service tà n' doit guère
Plaire à vos maris.

JUSTINE.

Oh! mais j'avons soin d' ne l' faire
Qu' lorsqu'ils sont partis. (*bis*).

TOUTES.

Oh! mais j'avons soin d' ne l' faire, etc.

PATAPAN.

Parlez-moi d'une troupe comme ça! C'est c'qui s'appelle une armée à deux fins.

Air : *J'étais gissant à cette place.*

Des soldats vaillans comm' les nôtres
Achet' la gloire au prix d' leur sang,
Et quand ils triomphent des autres,
Ce n'est, hélas! qu'en s'affaiblissant (*bis*).
Parlez-moi d' ceux qui d' leur mitraille
Diminuant les forces d'zennemis,
Peuv' doubler celles d' leur pays
Sans quitter le champ de bataille.

(*On entend des cris, et la ritournelle de l'air suivant.*)

FANCHETTE arrive en courant:

Eh! vite! eh! vite! V'la vos maris qui viennent d'la ma-

nœuvre ! (*Les quatre femmes ôtent leurs tambours, et les remettent au faiceau d'armes.*)

SCENE II.

Les précédens , FANCHETTE , LAJEUNESSE , PHILIPPE ,
LARAMÉE , BELLEPOINTE .

CHOEUR.

Air : *Faudeville de la Belle au bois dormant.*

Vive l'exercice ,
G'nia qu' ça qui nourrisse ,
Faim , soif et gaité ;
Aussi toujours la faculté
N'a-t-ell' pas dit point de santé
Sans l'exercice. (*bis*).

LAJEUNESSE , à Fanchette.

D'puis c' matin j'ons les dents au croc ,
Va nous en tirer plus d'un broc ;
Avec ça , ma p'tite Fanchette ,
Sers-nous un p'tit plat ben gentil ,
Attendu qu'après le coup de fusil ,
J'aimons assez l' coup d' fourchette .

FANCHETTE.

C'est dit , monsieur Lajeunesse , j'vas vous chercher ça .
(*Fanchette entre dans la tente sur laquelle est écrit : Cantine.*)

SCENE III.

Les précédens , excepté FANCHETTE .

CHOEUR.

Vive l'exercice , etc.

LAJEUNESSE , apercevant les femmes , qui s'étaient retirées
dans le fond .

Hé ben ! hé ben ! hé ben ! et ces petites femmes que v'la
là bas ! Il faut que j'voie ça pour vous , moi qu'ça r'gardé plus !

LARAMÉE.

Elles ne disent rien : qu'est-ce qui peut les reconnaître ?
(*Fanchette va et vient pendant cette scène.*)

FANCHETTE , apportant de l'eau-de-vie et des verres .

T'nez , en attendant aut'chose , v'la toujours d'quoi boire la
route .

LARAMÉE.

J'vois qu'tu n'las pas aux jambes .

FANCHETTE.

Dieu merci !

PHILIPPE.

Est-ce toujours de celle de notre dernière prise ?

FANCHETTE.

Il n'y a plus qu'ces deux bouteilles-là.

LARAMÉE.

Tant pis, elle était chenuë.

BELLEPOINTE.

Heureusement nous savons où il y en a.

L'ESPÉRANCE.

Et j'espère que nous en irons chercher encore.

L'AJEUNESSE.

Et j' dis que j' serai d' la partie.

FANCHETTE, *qui a arrangé les verres et versé l'eau-de-vie.*

N' vous impatientez pas je r'viens tóut à l'heure. (*Elle rentre dans la cantine.*)

LARAMÉE, *aux femmes.*

Hé bien, qu'est-ce qu'vous faites donc comm'ça vous autr' toutes seules dans un coin?

JUSTINE, *se rapprochant.*

Pardine, j'attendons qu'vous ayez tout dit et tout bu.

LARAMÉE.

Diantre! quel air décidé vous avez aujourd'hui, madame Larmée!

JUSTINE.

Le v'là comm'ça, c'est à prendre ou à laisser.

PHILIPPE, *à Louise.*

Hé bien, ma petite Louise, as-tu toujours peur que les hostilités ne recommence?

LOUISE, *affectant un air tranquille.*

Que veux-tu, mon pauvre Philippe, à la guerre comme à la guerre; s'il faut qu'tu partes, que faire à ça?

PHILIPPE.

Diable! te voilà bien résignée!

JULIENNE.

Rien n'aguérit une femme comme l'mariage.

BELLEPOINTE.

Vraiment?

JUSTINE.

Est-ce qu'un soldat n'est pas à son pays avant que d'être à sa femme? c'est nous qu'avons eu tort d'épouser des militaires.

LARAMÉE.

Ah ça, mais est-ce bien toi qui me parle comme ça?

JUSTINE.

Moi-même.

L'ESPÉRANCE, *à Thérèse.*

Ah! ça, et toi, Thérèse, tu ne crains donc plus de m'quitter?

THÉRÈSE.

Moi ? point du tout.

LA JEUNESSE, à part, buvant.

V'là c'que c'est qu'd'être garçon moi, j'nai de dispute avec personne.

LARAMÉE.

J'n'y conçois plus rien ! faut que quequ'un leux ait tourné la tête. (Tous aperçoivent des signes d'intelligence entre leurs femmes et Patapan.) Ah ! ah ! des signes d'intelligence avec le tambour !... madame Laramée !...

JUSTINE, le contrefaisant.

Monsieur Laramée !

PHILIPPE, de même.

Madame Phippe !

LOUISE, le contrefaisant.

Monsieur Phillippe !

BELLE-POINTE, de même.

Madame Bellepointe !

JULIENNE, le contrefaisant.

Monsieur Bellepointe !

L'ESPÉRANCE, de même.

Madame l'Espérance !

THÉRÈSE, le contrefaisant.

Monsieur l'Espérance !

LES MARI.

Deux mots, s'il vous platt.

PHILIPPE, à Louise.

Vous aurez la bonté de rester au village.

LOUISE.

Je l'veux ben, si j' n'ai pas affaire ailleurs.

L'ESPÉRANCE, à Thérèse.

Et vous d' garder la maison.

THÉRÈSE.

Pourquoi pas le lit ?

BELLE-POINTE, à Julienne.

Vous d' soigner voitr' pot-au-feu.

JULIENNE.

Oui, compte sur c' bouillon-là, il n'te fra pas de mal.

LARAMÉE.

Et vous, madame Laramée, de battre mes habits.

JUSTINE, riant.

Oui, quand tu les auras sus l' dos.

LARAMÉE.

Ah ! ça, mais c'est une conspiration...

Une Journée au Camp,

B

LOUISE.

C'est pour soutenir l'honneur du corps....

LA JEUNESSE, à part.

Prends garde de l'perdre.

PHILIPPE.

Ah, ça, mesdames, est-ce que vous avez fait la gageure nous faire donner au diable?

LOUISE.

Vous criez, ah! s'il n' s'agit que d'faire du tapage, j'pourrons bientôt vous en r'montrer.

LARAMÉE.

Nous en r'montrer, à nous! (*Il aperçoit encore des signes d'intelligence entre Patapan et les femmes.*)

LARAMÉE.

Encore des signes! ah! mon p'tit Patapan, j' te vais parler tout à l'heure d' la bonne encre, moi.

PATAPAN, à Laramée.

Air : *Vaudeville de l'Avaro.*

Pour éviter l' bruit dans l' ménage
N' vaut-i donc pas mieux filer doux?

JUSTINE.

En fait d' bruit nous sommes, j' gage,
En état d'en faire autant qu' vous. (*bis.*)

LARAMÉE.

N'espère jamais, ma poulette,
Malgré cet air déterminé,
Mener tou mari par le né.

JUSTINE.

Non, mais peut-être à la baguette. (*bis.*)

LARAMÉE.

Pour le coup, c'est trop fort.

TOUS LES MARI.

Air : *Vers encor.*

Ah! sortez, sortez, (*bis.*)
Ou morbleu redoutez,
Notre juste colère.
Ah! sortez, (*4 fois.*)
Ou vous aurez l' salaire
Que vous méritez.

LARAMÉE.

Vous allez bientôt
Avoir de nos nouvelles.

TOUTES.

C'est ce qu'il nous faut,
Nous vous prenons au mot.

PHILIPPE.

En vain vous ferez
Avec nous les rebelles,
Vous vous soumettrez.

TOUTES, faisant la révérence.

Messieurs, quand vous voudrez.

Ensemble.

LES MARIÉS.
 Ah ! sortez, etc.
 LES FEMMES.
 Combattez,
 Chassez, frappez, battez
 L'zenn'mis épouvantés
 A qui vous fait' la guerre ;
 Mais sachez, messieurs les entêtés,
 Que l'on ne nous fait faire
 Que nos volontés.

(Elles sortent en riant , Patapan veut les suivre , Laramée l'arrête.)

SCENE VI.

PATAPAN , LARAMÉE , PHILLIPE , LAJEUNESSE , BELLEPOINTE , L'ESPERANCE.

LARAMÉE, à Patapan.

Un mot, camarade.

PATAPAN.

Qu'est-ce que c'est.

LARAMÉE.

Peut-on savoir quelle est la celle des quatres que M. Patapan allume pour le quart-d'heure ?

PATAPAN.

Qui moi !

PHILIPPE.

Dis donc est-ce Louise ?

BELLEPOINTE.

Est-ce Julienne ?

L'ESPERANCE.

Est-ce Thérèse ?

LARAMÉE.

Est-ce Justine par hazard ?

PATAPAN.

Qui sait ? c'est p'r'êt' les quatres.

TOUS, mettant la main au sabre.

Nom d'une citadèle !...

LA JEUNESSE, quittant la table où il était à boire.

Hé bien, qu'est-ce que vous faites donc vous autres ? pour une femme !

Air : *Quoi, vous allez au moment d'être en guerre.*

Par jalousie et pour une misère,
 Quoi, vous allez causer quelque malheur ;
 N'avez-vous pas un autre usage à faire
 De votre épée et de votre valeur ?
 Chez les Français si la mode allait prendre
 D' verser son sang pour les amours trahis,
 Ils n'en auraient bientôt plus à répandre
 Pour leur prince et pour leur pays.

LARAMÉE.

Tout ça est bel et bon (à Patapan.) Mais une fois, deux fois, trois fois, veux-tu dire à qui qu' t'en veux

PHILIPPE.

C' que tu faisais ici avec nos femmes, pourquoi ce s œillades, ces chuchotemens ?

LARAMÉE.

Pourquoi elles ont eu un air d' nous mécaniser ?

PATAPAN.

J'ons promis de m' faire et je m' tais.

PHILIPPE.

Hé bien, nous allons te faire parler.

PATAPAN.

J'allons voir qu'est-ce qui aura assez d' fil pour ça.

T.O.U.S.

Qui? (montrant leur sabre.) Tiens, c'est c' malin là, allons marche. (Fanchette a entendu les derniers mots.)

SCENE V.

Les Précédens, FANCHETTE, apportant à boire et de quoi manger, tenant une lettre.

FANCHETTE.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! ous qu' vous allez donc comme ça ? (elle pose vite tout sur la table.)

BELLEPOINTE.

Nous allons donner une leçon d'armes au camarade.

FANCHETTE.

Comment ! à monsieur Patapan.

L'ESPÉRANCE.

Oui, pour lui apprendre à faire la cour à toutes nos femmes.

FANCHETTE.

A toutes vos femmes let moi donc qu'il doit p'têt' épouser aujourd'hui ou d' main et à qui c' matin encore i' jurait qu'il n'en aurait jamais d'autre qu' sa p'tite Fanchette.

PATAPAN.

Hé bien, on vous l' jure encore.

FANCHETTE.

Ei, monsieur, si, qu' c'est vilain, allez, j'vois qu' vous n' valez pas mieux qu' les aut' zhommes.

LARAMÉE.

Bon obligé pour le corps. (Il va à la table et se verse un verre de vin.) Allons, un p'tit coup avant d' partir.

PATAPAN.

Mais vous n' voyez dono pas c' que c'est ? ils disent ça par-

ce qu'ils m'ont surpris avec leurs femmes à qui je v'nais de donner la leçon de. . . Vous savez ben.

FANCHETTE.

D'tambour?

PATAPAN.

Et ils se sont fourrés dans la tête qu' c'était pour aut' chose.

FANCHETTE.

Eh! ben! pourquoi qu' vous n'leux avez pas dit d' quoi l' r'tournait.

PATAPAN.

Vous savez ben qu' j'ai promis de n' pas jaser. . .

FANCHETTE.

Eh! bien, moi qui n'ai rien promis, j' m'en vais tous dire.

PATAPAN, *la retenant par son jupon.*

Chut!

FANCHETTE.

Il n'y a pas d' chut qui tienne.

LARAMÉE.

Allons, allons, partons.

FANCHETTE, *se mettant entr'eux.*

l' n' partira pas; mais avez vous jamais vu ça? aimer mieux s' faire tuer que d' dire un secret! qu' les hommes sont drôles!

LARAMÉE.

Le sait-tu, toi, l' secret?

FANCHETTE.

Oui, je l' sais et le v'la. (*Patapan la tire par son jupon à plusieurs reprises.*) J' peux ben parler. (*à Laramée.*) Imaginez vous qu'il n' fait pas aut' chose à vos femmes que d'leux apprendre à battre la caisse. . .

TOUS.

A battre la caisse! . . .

FANCHETTE, *à Patapan qui la pince pour ne rien dire.*

Mais laissez moi donc tranquille (*Aux maris.*) parce qu'elles veulent vous suivre à l'armée comme tambours, si la guerre continue.

TOUS.

Comment nous suivre!

LARAMÉE, *à Patapan.*

C'est l' ben vrai ça?

PATAPAN.

Puisqu'elle vous l'a dit. . .

FANCHETTE.

Si c'est vrai! vous verrez, vous verrez, vos femmes roulent déjà jolliment, allez.

LA JEUNESSE.

J'étais bien sûr moi qu'il n'y avait pas d' quoi fouetter un chat. . . . Et c' pauvre Patapan qu'onvoulait comun' ça raffraichir d'un coup de sabre. . . .

Air : *De la treille de sincérité.*

Embrassez-vous,
Plus de querellé;
Mais embrassez encor plus fort
La belle
Qui vous met d'accord.

TOUS.

Embrassons-nous,
Plus de querelle;
Mais embrassons encor plus fort
La belle
Qui nous met d'accord.

(*Ils embrassent Fanchette.*)

PHILIPPE.

Ma foi je ne m'attendais guère
A pareille preuve d'amour,
Quoi ! c'est pour nous suivre à la guerre
Qu'elles apprennent le tambour !

(*Les soldats font passer Fanchette de main en main et l'embrassent.*)

LA JEUNESSE.

Sans ça, d'un travail de c' t'espèce,
Quell' pourrait être la raison ?
Faut i' qu'une femme batt' la caisse
Pour faire du bruit à la maison.

ENSEMBLE.

Embrassez-vous, } etc.
Embrassons-nous. }

LARAMÉE.

Maintenant que la paix est faite, cassons une croûte.

TOUS.

Bien vû. (*Ils se mettent à table.*)

PHILIPPE.

Ah ! ça mais, p' tite Fanchette, qu'est-ce qu' c'est donc que c'ete lettre que tu as à la main depuis une heure ?

FANCHETTE.

A propos, moi qui oubliais ! dam' vot' dispute m'avait tant partroubié la tête. . . . C'est une lettre pour monsieur Laramée.

LARAMÉE.

Pour moi ! donne.

PATAPAN.

Queuqu' billet doux d' not' dernière garnison !

LARAMÉE.

Oh ! mon dieu non, c'est d'l'ami Sans Chagrin.

PHILIPPE.

Le recruteur du régiment ?

LARAMÉE.

Sus l'quai d'la féraïlle. Voyons donc c'qu'il m'écrit. (*Il lit.*)
« Mes amis, ces lignes sont pour vous dire que j'viens d'pêcher sus l'quais un innocent que j'vous dépêche par la commodité de ses jambes; il se croit engagé, mais c'est pour la frime; il se nomme Dodinot. J'ai pensé que pendant une trêve i vous fallait qu'euqu'chose pour tuer le tems. Faites-en des choux, des raves, il est homme à donner dans tous les panneaux. Vous voyez que je n' vous oublie pas. Quand, d' vot' côté, i'vous tombera sous la main queuqu'imbécile, pensez à moi. SANS-CHAGRIN, *Recruteur, rue des Vieilles Garnisons.* »

PATAPAN.

Hé ben, où est-il, c'luron-là ?

FANCHETTE.

Pas ben loin d'ici, ous'qu'il d'mande à tout le monde l'adresse de M. Laramée.

TOUS.

Courons l'voir, courons l'voir.

FANCHETTE.

Vous verrez un joli garçon. Allez, il est pus drôlement mis et il a l'air plus sec et plus bête que vous....

LA JEUNESSE.

Comment, plus bête que nous !....

FANCHETTE.

Que vous n'pouvez vous l'figurer ? Laissez-moi donc achever.

CHOEUR.

Air : *Mon système est d'aimer le bon vin.*

La bonne recrue

Que voilà !

Comme il va

Nous payer sa bien'vue !

En v'nant nous trouver, ce malin-là,

A vu moins de pays qu'il n'en verta.

LA JEUNESSE.

Du Français le joyeux caractère

Ne connaît ni trêve ni repos,

Aux enn'mis quand i' n' fait pas la guerre,

C' qui l' console c'est d' la faire aux sots.

CHOEUR.

La bonne recrue, etc. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

PATAPAN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Hé bien, Monsieur Patapan, vous n'allez donc pas avec eux pour voir c'te curiosité-là ?

PATAPAN.

Vous savez ben, mamzelle Fanchette, que la seule curiosité qui m'tente, c'est... (*Il lui prend le bras.*)

FANCHETTE.

Ah ! n'touchez pas si fort.

PATAPAN.

Pourquoi ?

FANCHETTE.

Voilà imbécille, qui s'est avisé de tomber amoureux d'moi comme une bombe, m'a donné en guise de douceur trois tapes sur l'bras, et, en voulant m'chatouiller, i m'a donné un coup d'poing dans l'côté qu'en ai perdu la respiration pendant un quart-d'heure.

PATAPAN.

Ah ! dam ! s'il y va comme ça, c'est que j'li r'passerai un coup d'pied qui n'li fra pas d'mal à la tête, moi.

FANCHETTE.

Un coup d'pied ! i n'vaut pas tant seulement une chiqu'naude. (*Regardant à la cantonnade.*) T'nez, l'nez, regardez là-bas, les v'la qui l'am'nont par ici en triomphe.

SCÈNE VII.

Les précédens, LARAMEE, LA JEUNESSE, PHILIPPE, BELLEROINTE, L'ESPERANCE, DODINET.

CHOEUR.

Air : *Vaud. de la Famille moscovite.*

Buvons rasade

Au recrut'ment,

A l'encrôl'ment

D'not' nouveau camarade,

V'la l' plus beau soldat vraiment

De tout l' régiment.

PHILIPPE.

Voyez sa taille,

Son air martial.

LA JEUNESSE.

Quelle trouvaille

Pour le général.

DODINET, *les salueant tous.*

Ah ! vous êtes,

Oui, vous êtes...

TOUS, *à part.*

Quel bêtet !

DODINET.

Par trop honnêtes,

Et vous faites,

Oui, vous faites

Trop d'honneur à Dodinet.

TOUS.

Buvons rasade, etc.

LARAMÉE, *montrant le paquet que porte Dodinet.*
Dis-donc, fiston, qu'est-ce que t'as donc là?

DODINET.

C'est mes vivres et mes hardes.

PATAPAN.

Voyons donc.

DODINET, *montrant son paquet.*

D'abord il y a une veste et un gigot ; en v'la les manches.
(*Montrant les manches de la veste et le manche du gigot qui sortent par le côté du paquet.*)

BELLEPOINTE.

Après ?

DODINET.

Après, un dindon et un habit. T'nez, en v'la les pattes.
(*Montrant les pattes du dindon et celles de l'habit, qui sortent également par l'autre côté du sac.*)

L'ESPÉRANCE.

Ensuite ?

DODINET.

Ensuite un lapin et une paire de souliers ; en v'la les oreilles.

FANCHETTE.

On n' le prendra pas par famine, celui-là !

LARAMÉE.

Allons, débarrasse-toi d'ça.

DODINET.

Bien volontiers : aussi ben j'commençais à l'sentir sur mes épaules.

LARAMÉE, *lui prenant son sac.*

Donne, donne. Tiens, Fanchette, serre-nous ça. (*Fanchette prend ce qu'on lui donne, et le porte dans la cantine.*)

DODINET.

Ces messieurs-là ont l'air ben honnête ; c'qui m'fait voir que l'grand bel homme du quai d'la Féraille n'm'a pas menti, et qu'sa lettre de r'commandation était joliment tapée.

LARAMÉE.

Ah ! ça, qu'est-ce qui t'a donc décidé comme ça à être des nôtres ?

DODINET, *voulant prendre la main de Fanchette, qui lui donne un soufflet.*

Ma fine, l'envie d'tater un peu de tout, et d'savoir si j'srai plus heureux par ioi que par là-bas.

PATAPAN.

Tu as donc déjà éprouvé bien des malheurs ?

DODINET.

J'nai encore éprouvé qu'ça d'puis que j'suis au monde, et
Une Journée au Camp. C

vous conviendrez qu'ça n'était pas la peine d'y venir : mais on a si peu d'expérience en naissant, qu'on se flatte toujours. Enfin, vous allez voir :

Air : *Romance de Joseph.*

Je n'avais, hélas ! qu'une mère,
Qui me prodiguait tous ses soins ;
Qui me menait à la lisière,
Et qui prév'nait tous mes besoins.
Déjà deux, trois, quatre ans, n'importe !
S'étaient passés d'puis que j'étais né,
Quand tout à coup ma mère est morte
En couches de mon frère aîné.

T O U S, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! d'son frère aîné !

D O D I N E T.

Qu'est-ce qu'ils ont donc à rire ? Oui, d'mon frère aîné. C'est là qu'a commencé la chaîne d'mes malheurs !

P A T A P A N.

Dis donc, en parlant d'chaîne, j'crois qu'tu bats la breloque.

D O D I N E T.

Pourquoi ça ?

L A R A M É E.

Si ta mère est morte en couches de ton frère aîné, quand est-ce donc qu'elle t'a cue ?

D O D I N E T.

Pardi, elle m'a eu, elle m'a eu.... Ah ! que j'suis bête ! c'est mon frère cadet que j'voulais dire ! j'prenais l'aîné pour le cadet. Enfin, pour vous achever.... Je ne vous parle pas de la petite vérole, de la rougeole, et des gnoles que j'ai reçues à l'école : tant y a qu'un beau matin j'décampe, je passe de chez M. Martinet chez un huissier à verge. Ah ! que d'fois, que d'fois j'ai encore maudit c'te maison-là !

Air : *Vaudeville d'Othello.*

Chaqu' paperasse que j' portais
M' valait, soit dit sans r'proches,
Des r'venans-bons que je r'cevais
Sus l' dos plus qu' dans mes poches.
Impatiente d' tant d' malheur,
J' passe au service d'un seigneur,
Où j' crus ma fortun' faite ;
Mais à peine chez lui j'entraîs,
Que jour pour jour, cinq ans après,
I m' tombe (*bis.*) un lustre sur la tête.

P A T A P A N.

Mais, nom d'une pipe ! sus quelle étoile es-tu donc né ?

D O D I N E T.

Je n'sais pas si j'suis né sus une étoile ; mais j'sais ben qu'j'ai pensé mourir sous cinquante chandelles, parce qu'en traver-

sant l'salon avec une échelle, j'avais décroché le lustre sans l'vouloir. Hé ben, ils ont encore dit qu'c'était ma faute.

PHILIPPE.

Voyez-vous ! Et j'parie qu'on a eu l'abomination d'te renvoyer.

DODINET.

Juste ; et, s'il vous platt, pour un vieux lustre usé jusqu'à la corde. Enfin, dans le désespoir de voir que rien ne me réussissait, le me suis jeté....

LARAMÉE.

Par la fenêtre....

DODINET.

Non.

PHILIPPE.

A l'eau peut-être ?

DODINET.

Au contraire.

BELLEPOINTE.

Dans le feu ?

DODINET.

Comme vous dites : je me suis fait marmiton.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

DODINET.

Il n'y a pas tant de quoi rire. Imaginez-vous qu'un que jour j'tournais une omelette, elle tombe dans l'feu, l'feu prend à la cheminée, ça flambe, on crie, monsieur et madame accourent, la femme est effrayée, l'homme l'est aussi, i m'donne un soufflet, la flamme monte toujours, moi j' descends, elle gagne les toits, moi je gagne la porte, l' bourgeois s' damne, je m' sauve et j'arrive tout essouffé sur l'quai, où je tombe sur un grand bel homme qui me r'lucque du haut en bas d' l'œil qui lui restait et qui m' dit :

Air : De Gaspard l'avisé.

Jarni ! qu' t'as chaud ; dis donc, mon homme,

Yeux-tu boire un verre d' rogome ?

T'es un garçon comme i m' les faut ;

Oh ! oh ! oh ! oh !

Viens toi zen dans c' cabaret là,

Ah ! ah ! ah ! ah !

Là-dessus (*bis*) i m'y poussa,

Et moi je m' dis pis qu' nous y v'là,

Buvons toujours, on n' meurt pas d' ça.

Sus c' coup là

J m' versa,

Puis m' toisa,

M' caressa,

TOUS LES SOLDATS, à part.

Comm' c'est ça! (ter.)

DODINET.

Même air.

Pendant que j' somm' en train de boire,
Bon (qu'il me dit), v'là z'une écritoire :

Pour toi j' m'en vas écrire un mot,

Oh! oh! oh! oh!

A quequ'zun qui te placera,

Ah! ah! ah! ah!

Monsieur (bis) que d' bontés v'là.

J' prit la plume, i' guiffonna,

Finit sa lettre, la signa,

Puis la ferma, la cacheta;

J' mit l'adresse m' la donna,

M' toucha là,

M' embrassa :

J' partis d' là,

Et me v'là....

TOUS.

Comm' c'est ça! (ter.)

DODINET.

Vous avez dû recevoir la lettre de r' commandation qu' j' ai
r'mise à un'jeune fille qu'est tout d' même drolette.

PATAPAN.

Elle est en bonne mains.

DODINET.

Qui? la jeune fille?

PATAPAN.

Eh! non, la lettre.

LA JEUNESSE.

Ah, ça donc farceur, tu veux donc servir?

DODINET.

J' n' ai quitté l' service que pour ça.

PHILIPPE.

Dans quel corps veux-tu entrer? dans la cavalerie?

DODINET.

Oui, j' crois qu' j' aimerais bien ça, car cheux nous j' allais
tous les jours voir arranger les chevaux d' file et mettre les
soldats en peloton.

LARAMÉE.

Hé bien, en ce cas là il n'y a qu'à commencer par l' faire
étriller.

DODINET.

Comment m' faire étriller?

PHILIPPE.

Oui, et après ça nous t' ferons panser.

DODINET.

Ah, ça, dites donc, si c'est comme ça j' aime ben mieux être
dans l' infanterie.

L'ESPÉRANCE.

Allons , décide-toi.

DODINET.

Ah, c'est tout décidé.

BELLEPOINTE.

Alors , i faut l'faire fusiller.

DODINET.

Qu'est-ce que vous dites donc fusiller ! les v'là qui s'ren-
voient la balle à présent.

LAJEUNESSE.

Aimes-tu mieux l'artillerie ?

DODINET.

Non , je n'me soucie pas d'entrer dans l' canon.

PATAPAN.

Hé bien , fais-toi tambour.

DODINET.

Tambour ! ma fine ça y est.

PATAPAN.

Hé ben , je m'charge de t'faire battre.

DODINET.

Ah ! ça dites donc , est-ce comin'ça qu'vous r'ecevez ceux
qu'on vous r'commande ? tenez , voulez-vous que je dise c'qu'il
faut faire de moi ? votr' cuisinier.

LARAMÉE.

Il a raison (à *Dodinet.*) et pour essayer ton talent, tu com-
menc'ras par nous accommoder c'que t'as dans ton sac (*môn-
trant son paquet.*) parce que ça pourrait s' gâter.

DODINET.

N'vous gênez pas.

PATAPAN.

Ah ça , dites donc , vous autres , vous oubliez qu' si la trêve
est continuée aujourd'hui il y a un mariage en l'air et qu' ces
vivres là nous tomb'raient ben à propos.

LAJEUNESSE.

Ah ! c'est juste , faut réserver les vivres du camarade pour
le repas de Patapan.

PHILIPPE.

C'est ça , il nous fera tout bonnement le pot-au-feu.

DODINET.

Ah ça ! comme ils arrangent tout ça donc ! dites moi donc
un peu , combien êtes vous à-peu-près d'hommes dans ce
camp-ci ?

PHILIPPE.

Mais à-peu-près trente mille hommes.

DODINET.

Diable ! alors les gages doivent être conséquens.

LARAMEE, *riant sous cape.*

Les gages! l'imbécile, nous verrons ça plus tard. (*Ou entend le rappel.*)

LA JEUNESSE.

Air : *De la marche du siège de Lille.*

V'là l' tambour qui bat,
Faut qu' chaqu' soldat,
Solide au poste,
Prouve qu' il sait courir,
A son d' voir comme à son plaisir.

TOUS.

V'là l' tambour qui bat, etc.

PHILIPPE.

Quand j'entends l' tambour,
Moi, j' dis au tendron qui m'acoste,
Chaqu' chose à son tour,
L' matin l' devoir et l' soir l'amour.

TOUS.

V'là l' tambour qui bat, etc.

(*Ils sortent en riant.*)

SCENE VIII.

DODINET, *seul.*

Ils ont l'air d'bons enfans tout d'même... mais ils n' m'ont pas dit c' que j' gagnerais... Ah, c'est qu'apparemment ils veulent voir si je ferai bien leur affaire, afin de m' payer en conséquence, ça doit être une bonne maison malgré cela, parce que trente mille hommes ça fait une fière table d'hôte pour peu qu' il y ait quenqu' z'invitations avec ça (*Il allume le feu.*) mais songeons à notre affaire. (*Il cherche*) Hé ben dans quoi donc fait on la cuisine ici? je ne vois ni ch' minée ni fourneaux. Ah! bah, à la guerre, comme à la guerre! . . . (*Il aperçoit Fanchette qui est venue ôter les verres et les bouteilles qui sont sur la table*) Tiens, tiens, tiens, v'là la p' tite d' à c' matin, elle est seule, j' suis seul aussi, puisque nous sommes seuls tous les deux, achevons-lui l' doigt d' cour que je lui avions commencé en arrivant. (*Il va vers Fanchette à pas de loup.*)

SCENE IX.

DODINET, FANCHETTE.

FANCHETTE, *regardant en dessous.*

A t'i l'air bête!

DODINET.

Mamselle, comme vous êtes ben gentille, et que vous avez l'air d'être de la maison, j'ai deux choses à vous demander.

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est?

DODINET.

C'est si vous avez l'œœur libre , et où est la marmite ?

FANCHETTE.

Pourquoi qu' vous me d'mandez ça ?

DODINET.

C'est pour vous déclarer mon amour et mettre le pot-au-feu.

FANCHETTE.

Hé ben, monsieur , j' sis ben fâchée , mais j' n'avons ni cœur marmite à vous donner.

DODINET.

Qu'est-ce que je vais faire de mon feu ?

FANCHETTE.

Ma sin' faites-en tout c' que vous voudrez , ça m'est égal.

DODINET.

Vous alle p'êt' m' faire croire qu' vous n'avez pas d'amoureux.

FANCHETTE.

Non , j vous attendais pour ça.

DODINET , *lui prenant le bras.*

Laissez donc , p'tite espiècle.

FANCHETTE.

Pas d'jeux d' main , s'il vous plaît , (*Dodinet veut lui prendre la taille.*) allez-vous r'commencer comme c'matin.

DODINET , *la tourmentant davantage.*

Oui , jusqu'à c' que vous ayez pitié de ma flamme.

FANCHETTE , *lui jettant un verre d'eau.*

T'nez v'la pour l'éteindre.

DODINET , *s'essuyant.*

Air : *Ça vous va-t-i bien.*

Ah ! vous m'arrangez comin' ça ,
C'est fort bien , p'tite inhumaine ,
Vous m' paires ce verr' d'eau là ,
J' veux un baiser pour la peine.

(*Patapan paraît dans le fond.*)

(*Fanchette lui fait le signe je t'en ratisse.*)

Vous m'en ratissez , mais ça n' me fait rien ,

(*Il la presse beaucoup : elle se défend.*)

Et bon gré , malgré , je l'attrap'rai bien.

SCENE X.

Les précédens , PATAPAN , *dans le fond.*

PATAPAN , *continuant l'air.*

J' m'aperçois qu'il est tems que j' vienne.

DODINET , *voulant embrasser Fanchette.*

Malgré vous , morgueune ,

Vous saut'rez l' pas.

(*Au même instant Fanchette lui donne un soufflet et Patapan un coup de pied ; Dodinet met la main gauche sur sa joue , et la droite sur sa hanche.*)

Ça { te } va ti bien, ça n' { te } bless' ti pas.
vous } vous }

SCENE XI.

PATAPAN, DODINET.

PATAPAN.

Ah! ça, dis donc, Coco, à peine arrivé au camp, tu t'avisés de r'louer c'te p'tite fille, qu'est ma propriété.

DODINET.

C'est vot' proprié!.... Est-ce que j'savais?....

PATAPAN.

Paix.

DODINET.

Mais....

PATAPAN.

Silence!

Air: *J'ons un curé patriote.*

Pékin! j'te ferai, dieu me damne,
Passer l'gout d'y revenir;
J'sais comme on frappe un' peau d'âne,
Et tu n'as qu'à ben t' tenir.
Tu verras foi d'fatapan
Que j'sais vous m'ner un ch'napan
R'ian tam plan,
R'ian tam plan,
Tambour battant.

SCENE XII.

DODINET, seul.

Qu'est-ce qui m'chante donc là avec son ch'napan? Tout ça commence encore ben mal par ici; v'là déjà les soufflets, les coups d'pieds et les verres d'eau qui m'pleuvent: est-ce que mon guignon m'aurait suivi jusqu'au camp?... Quoiqu'ça, il a ben fait d's'en aller, parce que la montarde commençait à me monter.... Diable! c'est que s'ils sont tous comme ça, il n'y a pas à plaisanter, faut songer à l'eux diner.... Mais je n'vois pas là tout c'qui m'faut... V'là ben la cuiller à pot, l'écumoire; mais dans quoi faire l'pot au feu? (*Il cherche, et aperçoit un mortier à bombe.*) A moins qu'ça n'soit là-dedans.... C'est sûrement ça qu'ils appellent la gamelle.... Elle est d'taille la batterie d'cuisine; j'réponds qu'elle ne cass'ra pas celle-là. (*Il tire le mortier.*) Comme c'est lourd! Tiens, c'est sus des roulettes! C'est commode. (*Il met la viande dans le mortier, gratte des légumes, après avoir suspendu la cuiller à pot à sa boutonnière.*) Là, v'là qu'ça va comme un charme. (*Il chante en travaillant, sans orchestre.*)

Air : *Partant pour la Syrie.*

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois,
Allait prier Marie...

(*Il s'interrompt.*)

Faut encore un peu d'bois.

(*Il reprend.*)

Faites, reine immortelle :

Lui dit-il en partant,

Que j'aime la plus belle....

(*Il s'interrompt.*)

Faut des légum' dedans.

Je te dois la victoire,

Vraiment dit le seigneur.

(*Il s'interrompt.*)

Oùc' qu'est donc l'écurioire?...

(*Il reprend.*)

Je serai ton bonheur.

De ma fille Isabelle

Sois l'époux à l'instant,

Car elle est la plus belle.

(*Il s'interrompt un instant et continue ensuite.*)

L' bouillon s'ra excellent.

(*On entend le tambour.*) Ah! mon Dieu! est-ce que ça s'rait déjà eux qui reviennent! et l'eau n'est pas encore dans la marmite! (*Il cherche.*) Où diable y en a-t-il à présent? Courrons vite en chercher. (*Il prend un bidon et sort, après avoir attisé le feu qui est sous le mortier.*)

SCENE XIII.

JUSTINE, LOUISE, JULIENNE, THERESE, VICTOIRE,
PAULINE, ADRIENNE, NICOLE, toutes avec les bonnets
de police de leurs maris.

JUSTINE, commandant les femmes.

Alte! front! à droite! alignement! (*Tout cela s'exécute à mesure.*) Bien, fort bien, mes bonnes amies.

LOUISE.

J'espère que nous voilà maintenant capables de former un corps de réserve.

JULIENNE.

Est-ce que, sous ces bonnets-là, nous n'sommes pas aussi bien coëffées qu'nos maris?

THERESE.

Ma fine, oui, à quelque chose près.

JUSTINE.

Ah! ça, si, par hasard, la trêve n'dure pas, et que j'soyons forcées d'partir, conv'nons d'nos faits.

Une Journée au Camp.

D

Air : *Toujours seule disait Nina.*

Faites vous, toutes, serment ici
De suivre vot' mari?

TOUTES.

Oui.

JUSTINE.

Vous march'rez nuits et jours.

TOUTES.

Toujours.

JUSTINE.

Vous n'aurez pas de r'grets.

TOUTES.

Jamais.

JUSTINE.

Et vrais soldats,

Vous n'craindrez pas

Sabres, fusils, ni canon.

TOUTES.

Non.

(*Au même moment la bombe qui était dans le mortier, échauffée par le feu, part. Dodinet, qui arrivait et allait mettre l'eau dans le mortier, tombe de peur; et toutes les femmes s'enfuient épouvantées et en criant.*)

SCENE XIV.

DODINET, *seul un moment*; ensuite LAJEUNESSE, PHILIPPE, PATAPAN, BELLEPOINTE, L'ESPERANCE.

DODINET, *se relevant.*

Ah! miséricorde! c'est mon pot-au-feu! Où diable est-il passé? (*Il regarde en l'air.*)

TOUS, *arrivant en courant, pendant que la générale bat.*

Air : *Pour m'enseigner des arts inutiles.*

Qui peut donc répandre ainsi l'alarme?

L'ennemi déjà

Serait-il là!

Pour le repousser faut-il qu'on s'arme?

Qu'il soit loin ou près

Nous sommes toujours prêts.

DODINET.

N'criez pas si haut,

C'est la marmite.

PHILIPPE.

S'agit-il nigaud,

De la marmite?

DODINET.

La marmite.

PATAPAN.

Parle vite.

Sans tourner autour du pot.

TOUS.

Qui peut donc répandre ici l'alarme? etc.

LA JEUNESSE, *apercevant le mortier hors de place.*
Pourquoi c'mortier est-il là ?

DODINET.

Pardi ! n'fallait-i pas faire la gamelle dans ma poche ?

LARAMÉE.

La gamelle !

DODINET.

Mais dame ! faute d'marmite on prend c'qu'on trouve.

LARAMÉE.

Et c'est là dedans que tu as mis....

DODINET.

La viande et les légumes.

LA JEUNESSE.

Comment, avec la charge !

DODINET.

Non, sans charge, et j'allais y mettre l'eau quand le feu s'y est mis.

PATAPAN.

Fairé la gamelle dans un mortier !

DODINET.

C'est là un mortier ?

LARAMÉE.

A bombes.

DODINET.

A bombes!.... Ah! bon, bon, bon.

TOUS, *riant.*

L'imbécille !

LA JEUNESSE, *aux autres.*

I faut lui rendre l'alerte qu'il nous a donnée. (*A Dodinet.*)
Sais-tu ce que tu viens de faire, malheureux ?

DODINET.

- Moi ?

LARAMÉE.

Oui, tu viens p'l'êt' de rompre la trêve.

PHILIPPE.

Et d'rallumer l'feu d'la guerre.

DODINET.

C'est i ma faute, si vot' bœuf part comme une bombe ?

LA JEUNESSE, *à Dodinet.*

Tu as fait l'mal, c'est à toi à l'réparer.

LARAMÉE.

Oui, pour racc'moder les choses, i faut qu'il aille trouver
l'général des pandours et lui avouer sa sottise.

DODINET.

L'général des pan....

PATAPAN.

Dours.

DODINET.

Est-ce que j'sais son adresse, moi ?

PHILIPPE.

On t'y conduira.

BELLE-POINTE, *passant auprès de Dodinet.*

J'm'en charge.

L'ESPÉRANCE, *de même.*

Et moi aussi ; et j'reponds qu'il n' s'égarera pas en chemin.

DODINET.

Qu'est-ce que j'ferai quand j' s'rai là ?

PHILIPPE.

Air : Ah ! que je sens d'impatience.

On commencera pour ta bien-venue
Par t'garroter jambes et bras ;

PATAPAN.

Puis on t'amènera têt' nue
D'vant l'général qui n' plaisante pas.

LA JEUNESSE.

P' dira que m' vent cet homme ?

Toi, tu li cont'ras comme

D'ici chez lui ton pô

A fait le saut.

PATAPAN.

P' n' parlera, n' jui'ra qu' bataille,

Puis dira : saisissez c' drôl' là,

PHILIPPE.

Puis on t' saisira,

LA JEUNESSE.

Puis on t'enferm'ra,

BELLE-POINTE.

Puis on t' jugera,

L'ESPÉRANCE.

Puis on t' condam'n'ra,

PATAPAN.

Puis on t' fusill'ra,

PHILIPPE.

Puis on t'en terr'ra,

DODINET.

Rien qu' ça ? rien qu' ça ! *(bis.)*

Eh ! nous mettons tout ça au pis : p'têt ben qu'on s'contentera d'te j'ter dans un eul d'basse fosse ; mais i faudrait êt' ben protégé pour ça.

DODINET.

Oui, n'faudrait-i pas encore une lettre de r'commandation ? Hé ben, ma fine, ça m'est égal. Puisqu'il ne peut m'arriver rien d'pis à n'pas y aller qu'à y aller....

Y aille, y aille,

Y aille qui voudra.

PHILIPPE.

Il n'y a pas à dire, i faut qu'tu partes, et dans l'instant....

BELLEPOINTE.

Allons, allons, en route.

L'ESPÉRANCE, *bas à Lajeunesse.*

Eh! bien, qu'est-ce que nous allons en faire?

LA JEUNESSE.

Mon plan est là; j'te dirai ça tout-à-Pheure.

DODINET.

Faut i être enuignonné d'êt' venu ici!... Mon Dieu! mon Dieu! et tout ça pour un pot-au-feu.

CHOEUR.

Air : *Il faut qu'on les saisisse.* (Petits Savoyards.)

Veux-tu bien te soumettre! (bis.)

LA JEUNESSE.

Commençons par lui mettre

Un mouchoir sur les yeux.

(*On lui bande les yeux.*)

DODINET.

Mais à quoi bon me mettre

Ce mouchoir sur les yeux,

Crevez-les moi, ça vaudra mieux.

DODINET.

C'en est donc fait!

LA JEUNESSE. et PHILIPPE. (*A part.*)

Pauvre benet!

DODINET.

Ah! malheureux Dodinet

V'la donc l' sort qui t'attendait!

Pardon! pardon!

TOUS.

Non, non.

La faute qu'ui viens de commettre

Veut cette réparation.

DODINET.

V'la donc l'effet d' ma lettre

De recommandation!

(*Il se débat, on l'emène et tous sortent en riant.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE, PATAPAN, *entrant en riant.*

FANCHETTE.

Ah! ah! ah! qu'elles vont donc être drôles comme ça!

PATAPAN.

Diabes de petites femmes ! nous avons commencé le bal, elles veulent le finir !

FANCHETTE.

C'pauvre Dodinet, le promène-t-on ?

PATAPAN.

Pardine, ils lui font faire le tour du camp, pour qu'il croie avoir fait le chemin d'chez nous chez l'ennemi.

FANCHETTE.

Mais qu'est-ce qu'on en fera après l'avoir fait trimmer comme ça pendant deux heures sans y voir goutte.

PATAPAN.

Laisse faire à nos petits pandours, y s'ra en bonnes mains, et je défie bien qu'on les reconnaisse affublées comme elles le seront ; il les prendra pour des hommes, c'est sûr.

FANCHETTE.

Avec ça, qu'la peur grossit les objets. Mais où donc qu'elles ont trouvé ces uniformes et ces moustaches ?

PATAPAN.

Eh ! pardine, les uniformes sont ceux des soldats qu'jous fait prisonniers à la dernière affaire qui a décidé la trêve et les moustaches. Elles les ont empruntées à la troupe des Comédiens de M. le maréchal de Belle-Isle.

FANCHETTE.

C'est juste, ils en ont.... Ah ! Monsieur Patapan, que j'alous donc rire ! La bonne journée !

PATAPAN.

Ah ! mademoiselle Fanchette, si elle pouvait se terminer par not' mariage, elle serait bien plus bonne encore !

FANCHETTE.

Dame, faut espérer. J'ons là quelque chose qui me dit que l'consentement d'ma mère n'peut plus tarder.

PATAPAN.

Et moi, j'ai queuqu'chose aussi qui m'dit... (*On entend rire.*) Ah ! v'la sans doute nos p'tits pandours.

FANCHETTE, *courant.*

Ah ! voyons-les donc.... Eh ! non, c'est leux maris.

SCÈNE II.

Les précédens, LARAMEE, PHILIPPE et LAJEUNESSE.

LARAMEE, *à Fanchette et Patapan.*

Eh bien ! encore ensemble !... Ah ! il est tems qu'vous vous mariez, et qu'ça finisse.

PATAPAN.

Qu'ça finisse ! Jamais ! Pas vrai, ma p'tite Fanchette ?

FANCHETTE.

Dame, on n'peut pas savoir... Mais, dites-moi donc, nos p'tites femmes sont bien long-tems à leur toilette.

LA JEUNESSE.

Il y a si peu d'tems qu'c'est homme, qu'ça n'a pas encore perdu ses habitudes.

FANCHETTE.

Eh ben! j'men vas aller leur bailler un coup de main.

LA JEUNESSE.

Ben dit... Elle est bort enfant tout d'même.

LARAMÉE.

C'diable de Patapan, qui nous a soufflé p'tite Fanchette.

PHILIPPE.

Ces tambours sont de vrais furets.

LA JEUNESSE.

Ah! si tu n'étais pas la propriété d'un camarade!

PATAPAN.

Tiens, c'Lajeunesse qui y pense encore!

LA JEUNESSE.

Hé ben! est-ce que tu n'sais pas l'proverbe, la jeunesse aime la jeunesse?

FANCHETTE.

Moi, j'l aime benaussi; mais c'n'est pas avec un vieux visage
(Elle sort.)

LA JEUNESSE.

Attends, attends, va, petite espiègle.

LARAMÉE.

Elle t'a rivé ton clou tout d'même.

LA JEUNESSE.

Ah! j'dis, pas encore si vieux.

Air : *Du verre.*

Quoiqu' l'âge ait blanchi mon toupet,
Et qu' près d' ma pièce' par fois j' m'endors,
Je n' veux ni rendre le brevet,
Ni prendre mon congé d' réforme,
Et tel que vous m' voyez je suis
Comme c' t'arbre frappé du tonnerre
Qui n' porte plus ni fleurs, ni fruits,
Mais qui tient encore à la terre.

LARAMÉE.

A la santé du Roi! A la santé d'not' Général, du brave maréchal de Belle-Isle!

TOUS.

De tout mon cœur, à la santé du Roi et de M. le maréchal!

PATAPAN.

Ah! ça, père Lajeunesse, toi qu'a plus vécu qu'nous, qu'est-

ce que tu penses de la trêve? S'ra-t-elle prolongée? S'ra-t-elle rompue?

PHILIPPE, à Patapan.

Eh! toi, on sait bien c'que tu voudrais.

LA JEUNESSE.

Ma foi, moi, qu'ça soit l'un ou l'autre, mes pièces sont chargées, mon verre aussi, et j'attends de pied ferme.

PHILIPPE.

Quant à moi,

Air : *Remplis ton verre vide.*

Si j'étais maître du monde,
Je voudrais que l'Univers
Ne fût qu'une table ronde
Où tous les peuples divers
Invités par la franchise;
Rapprochés par la valeur,
N'auraient que cette devise :
Signal de notre bonheur.

Non

Plus de cri de guerre,
Plus de bruit de canon;
Désormais tous les peuples n'ont
Qu'un nom, qu'un verre.
Désormais tous les peuples n'ont
Qu'un verre, qu'un cœur et un nom.

TOUS.

Non,

Plus de cri de guerre, etc.

PHILIPPE.

C'est bien dit ; mais ne perdons pas la carte.

Air : *Vaudeville de Partie carrée.*

Voilà bientôt l'instant d' la comédie.
Ce vin est bon et me revient beaucoup ;
Mais i' n' fant pas qu' not' têt' soit étourdi
Ainsibuvons un dernier coup.

L A R A M É E.

Un dernier coup? si donc!

Le dernier coup est celui qui renverse,
Et d'une chute i' faut toujours s' méfier,
Voilà pourquoi celui que je me verse
N'est jamais le darnier. . . (ter.)

(Après ce couplet, on entend une ritournelle de marche; Fanchette va voir à la cantonnade, Patapan y va aussi.)

P A T A P A N.

Attention, v'là la femme-de-chambre de la troupe qui arrive.

F A N C H E T T E.

Les v'là! les v'là qui viennent par ici en ordre de bataille.

P A T A P A N.

Eh! vite, vite; ma caisse et à mon poste (Il prend sa casse et sort.)

FANCHETTE, regardant toujours à la cantonade.
Sont-elles drôles comme ça ! (les hommes se levent tous de
a table et vont regarder. Les femmes entrent habillées en
pandours et d'un air très-grave, exécutent une marche, sui-
sant ranger bravement leurs maris qui se pressent autour
d'elles.

SCENE III.

Les Précédens, PATAPAN à la tête des femmes, JUSTINE,
JULIENNE, LOUISE, THERÈSE, en officiers pandours,
les autres Femmes formant un peloton de soldats.

Les femmes exécutent une autre marche commandée par
Louise, Thérèse, Julienne et dont Justine est le chef.

JUSTINE.

Air :
Ne vous pressez pas,
Marchez bien au pas
Et prenez un air
Hardi, noble et fier ;
Et prouvez
Qu' vous savez
Toutes c' qu'est
Un mousquet.

LES FEMMES.

Ne nous pressons pas,
Marchons bien au pas
Et prenons un air
Hardi, noble et fier
Et prouvons
Qu' nous savons
Toutes c' qu'est
Un mousquet.

JUSTINE.

Nous v'la tout près d' l'ennemi,
N' soyons pas braves à d' mi,
Et faisons lui voir
Que pour faire son d' voir,
Malgré les railleurs
Ici comme ailleurs,
L' sexe féminin
Vaut ben
L' masculin.

LES FEMMES.

Nous v'la tout près d' l'ennemi, etc.

(Tout ce morceau se chante pendant la marche et doit finir avec
elle.)

JUSTINE.

Présentez armes, haut les armes, rompez vos rangs. (Tout
cela s'exécute au commandement) (à Laramée et autres.)
Hé bien, messieurs, comment trouvez-vous ça.

Journée au Camp.

E

L A R A M É E.

Superbe. C'est manœuvrer comme de vieilles troupes.

P H I L I P P E , à Louise.

Tient il faut que j't'embrasse.

L O U I S E , le repoussant d'un air fier.

Doucement , s'il vous plaît.

Air : *Mon galoubet*

Je suis pandour , (bis.)

Respectez-moi, monsieur Philippe ,

Ça n'est pas trop d' chacun son tour !

C'est fini , v'là que j' m'émancipe :

Je n' connais plus qu' briquet et pipe.

Je suis pandour . (bis.)

L A J E U N S S E , accostant Thérèse.

Diable m'emporte si ces petites moustaches là ne les rendent pas jolies comme des anges , et foi de Lajeunesse.

T H E R È S E , le repoussant.

Même air.

Je suis pandour , (bis.)

J' n'entends rien à la galanterie ,

Aux douceurs , aux propos d'amour ;

Ainsi pas d'aut' feu je vous prie

Que celui de l'artillerie.

Je suis pandour . (quatre fois .)

P A T A P A N , à Julienne.

Dit' donc, madame Bellepointe, si votr' mari était là, lui en diriez-vous autant.

J U L I E N N E , d'un air bravache.

Je suis pandour , (bis.)

Plus de mari qui me chicane.

Pourquoi faut-il qu' ça n' dur' qu'un jour.

(*Patapan rit.*)

A mon nez n' faut pas qu' on ricanne ,

J' veut' être un diable, j' veut' être un crâne.

Je suis pandour . (quatre fois .)

Diantre il n' faudra pas qu' Bellepointe s' frotte à vous , à c' qui m' paraît.

L A R A M É E , cajolant Justine.

Allons , et toi p'tite femme , toi qu' es si bonne , qu' es si gentille , qu' es si douce .

Je suis pandour , (bis.)

Mon cœur insensible au fleurettes

N' s' émeut plus qu' au son du tambour .

J' vas jour et nuit être en goguettes ,

Amoi bouteille , à moi fillettes .

Je suis pandour . (quatre fois .)

J U S T I N E , brusquement.

Respect pour vot' général.

L A R A M É E.

Non , c'est qu' l'uniforme te va comme un charme ; mais

quoiqu'ça j' t'aime encore mieux en particulier qu'en général.

J U S T I N E.

Ah! ça n'oublions pas nos noms (à Louise) tu t'appelles, toi?

L O U I S E.

Herkran.

J U L I E N N E.

Moi, Brakikrac.

T H E R È S E.

Moi, Ourkikri.

J U S T I N N E.

Et moi, Loukkrök.

L A J E U N E S S E.

Les fiers militaires que ça va faire!

J U L I E N N E.

Ne vous y frottez pas toujours.

Air : *De la retraite.* (Dans le Locataire.)

Allez, messieurs, quand vous voudrez
Nous essayer dans un' bataille.

L O U I S E.

J' nous montrerons, et vous verrez
S'il est un soldat qui nous vaille.

J U S T I N E, à Laramée.

Vous-mêmes dont l' sexe et l'état
Doiv' vous défendre d' perdre la tête,
J' vous verrons p'têt' hors de combat,
Battre les premiers (bis) en retraite.

L A J E U N E S S E.

Il faut que j'leux apprenions une chose essentielle. Ah! ça,
maintenant que vous v'là soldats.

L E S F E M M E S.

Qu'est-ce que c'est?

L A J E U N E S S E.

Air :

Avant qu' not' homme arrive,
Prêtez l'oreille un p'tit moment :
Voilà comment qui vive
S' crie en langage allemand :

Werdaw!

L E S F E M M E S.

Fort bien (ter.)

L A J E U N E S S E.

Répétez maintenant.

L E S F E M M E S.

Werdaw!

L E S H O M M E S.

Fort bien.

L E S F E M M E S.

Werdaw!

L E S H O M M E S.

Fort bien. C'est charmant!

LARAMÉE.

C'est unique; quelle facilité les femmes ont pour les langues!

SCÈNE IV.

Les Précédens, DODINET, BELLEPOINTE,
L'ESPÉRANCE.

DODINET.

Ah! ça, quand vous s'erez las de m'faire jouer à Colin Mail-
lard, vous me l'direz.

L'ESPÉRANCE, *grossissant la voix, et baragouinant l'allemand.*

Général voita ein homme qui vient du camp ennemi et qui
demande à vous parler.

JUSTINE.

C'est ein barlementaire? qu'il abroche.

DODINET, *se jettant à genoux du côté où il n'y a personne.*

M. le Général, je suis Dodinet qui vient d' Paris ous qu'il a
rencontré un sergent qu'il là envoyé au camp qu'est arrivé
c' matin qu'était d' cuisine, qui a mis l' feu à je n' sais quoi qu'a
fait partir la marmite dont j'viens vous d' mander excuse.

JUSTINE, *grossissant sa voix, et baragouinant.*

Terteiffe je avre pas entendu un mot. . .

DODINET.

Dam' comment voulez-vous qu'on s'explique quand on
n'voit pas c' qu'on dit?

JUSTINE.

Qu'on lui ôte son panteau (*on ôte le bandeau à Dodinet.*)

DODINET.

Bien obligé, M. le Général j' n'en vas parler plus clairement
présent.

Air : La bonne aventure, 6^e qué!

J'arrive, on m' fait cuisinier,
Ça n'est pas ma faute.
J' prends pour marmite un mortier,
J'y mets l'entrecôte :
Je n' savais pas qu' sous l' fricot
Y avait un boulet tout chaud ;
C'est ben la faute du pôt,
Ça n'est pas ma faute.

JUSTINE.

Comment, c'est toi qui nous es envoyé! . . . mille pompes!

DODINET.

Mille bombes? non rien qu'une, et encore v'la com' ça s'est fait.

Même air.

Fallait d' l'eau pour l' pôt au feu,
Ça n'est pas ma faute.
Pour en aller qu'rir un peu,
J' lais' là l'entrecôte :

V'la-ti pas qu' boulet , fricot ,
 Tout d' chez nous chez vous fait l' saut.
 C'est ben la faute du pôt ,
 Ça n'est pas ma faute.

TOUS.

C'est bien la faute du pôt ,
 Ça n'est pas sa faute.

JUSTINE.

Allons, je veux bien te faire grâce parce que la pompe il n'a pas plessé personne.

DODINET.

Comment, me faire grâce.

JULIENNE.

La te bardonner.

DODINET.

Vrai, vous n' me fusillerez pas ?

LOUISE.

Non ; mais tu resteras notre prisonnier.

DODINET.

Vo' prisonnier ?

TOUTES.

La.

DODINET.

C' n'est pas l'embaras, ça vaut toujours mieux que...
 (geste du coup de fusil.)

THÉRÈSE.

Tu ne te blaineras pas..

DODINET.

Et n' gard'erez vous long-temps !

JUSTINE, appuyant sur l's.

La, parce que nous te ferons aller. . . .

DODINET.

Vous m'ferez saler.

JUSTINE.

Non. Nous ferons toi alle à la découverte.

DODINET.

A la découverte de quoi ?

JULIENNE.

C'est-à-dire que tu seras notre espion.

DODINET.

Moi espion ? par exemple, vous m' prenez pour un autre.

LOUISE.

Tu s'ras bien payé.

DODINET.

G'nia pas d'argent qui tienne.

Air : *Ah ! que de chagrin dans la vie.*
 Tout pauv' que j' suis , moi j'aurai honte
 D'aller rôder d'un air câlin ,
 Pour venir en sounois vous rend' compte
 De c' qu'on dit ou fait chez l' voisin.
 Pour c' métier là j'ous l'humeur trop loyale ,
 Et j'aim'rais mieux cinquante fois et mêm' cent,
 Tuer mon homn' en lui lançant un' balle ,
 Que l'étouffer en l'embrassant.

JUSTINE.

Il ne s'agit pas de ce que tu aimes mieux , tu es notre bri-
 sonnier ; il faut opéir, allons vite qu'on lui mette l'uniforme
 Pandour.

DODINET.

Ah ! mon dieu ! mon dieu ! mais c'est qu'ils sont capables de
 m' pendre si j' fais des façons, et i' vaut encore mieux être
 Pandour que pendu, (*quatre hommes s'emparent de lui, lui
 ôtent ses habits.*) (*Pendant qu'on l'habille.*) Pour une pre-
 mière fois qu' ça m'arrive ! ... (*il s'interrompt.*) Où est donc
 la manche. (*Il reprend sa première idée.*) Ils auraient bien
 pu m' passer ça. (*Il passe une manche.*) Oh ! pour la seconde,
 je n' dis pas. (*Il passe la seconde manche.*)

BELLEPOINTE.

C'est très-bien.

DODINET.

Oui j' dois êt' beau comme ça, mais si j' trouve ma belle, ils
 sont bien surs. ...

JUSTINE.

Reste-la un moment à lécart, nous allons confenir de c' que
 tu as à faire. (*Elles se forment en conseil.*)

DODINET, à part.

C' que j'ai à faire pendant qu'ils ont l' dos tourné, c'est d'leux
 tourner les talons. (*Il cherche à s'évader et est arrêté par
 deux hommes qui le ramènent.*)

THÉRÈSE.

Général, il veut s'enfuir.

JULIENNE.

Qu'on l'arrête.

DODINET.

C'est fait.

JULIENNE.

Ou allais-tu comm' ça ?

DODINET.

J'allais faire c' que vous alliez me dire.

JUSTINE.

Terteiffe ! quand nous laisser toi fifre.

DODINET.

Fifre.

LES FEMMES.

Ia.

DODINET.

Du tout, vous m'avez dit de l'espion et pas fifre.

JUSTINE.

Li être ein déserteur et ein traître.

TOUTES.

Ia c'est ein déserteur, ein traître.

Air : *Allons vite, prenez le patron.*

Tarteiffe ! tu vas subir ton sort :

Qu'à l'instant ce soit un homme mort.

(*On le saisit et on lui bande les yeux.*)

LOUISE ET JULIENNE.

Devant nous qu'il soit agenouillé,

Ajusté, tiré, fusillé.

(*On le fait mettre à genoux. A un signe de Justine, les hommes prennent leurs fusils chargés et se mettent dans la position de tirer en l'air.*)

DODINET, à genoux.

Ai-je mérité

Tant d' cruauté,

D'inhumanité,

D' férocité,

D'atrocité ?

LES FEMMES.

Crois-tu parvenir

A nous fléchir ?

Non, c'est trop languir :

Il faut finir,

Il faut mourir.

DODINET.

Ah ! pardon.

JUSTINE.

N'entendre pas raison,

Tu vas payer cher la trahison.

DODINET.

A mon âge faut-il, grand Dieu !

Mourir, et pour un pôt au feu ?

JUSTINE.

Feu.

(*Les hommes tirent en l'air. Dodinet tombe de peur et ne bouge plus.*)

JUSTINE.

Voyez si li être pas manqué.

(*On retourne Dodinet qui fait le mort.*)

LOUISE.

Mon général, i r'mue pas plus qu'eine souche. (*Ils s'avancent tous autour de Laramée.*) Retirons-nous un moment pour lui laisser l'temps de s'enfuir.

BELLEPOINTE.

Bien; vu?

L'ESPÉRANCE.

Bellepointe et moi nous nous chargeons de le rattraper.

BELLEPOINTE.

C'est cà. Vous savez l'reste d'votre rôle.

JUSTINE, *haut*.

Je m'en vais faire la visite du camp. Vous Ourskikoi
Toukikrok et Brakikrak, chargez-vous de faire enterrer ce
pauvre diable.

BELLEPOINTE.

Ia, général. (*Les hommes et les femmes se retirent à
l'écart hors de scène.*)

SCENE V.

DODINET, *seul*, à terre et regardant de tous côtés,
puis se tâte, se met à genoux et s'assied sur ses talons.
Me faire enterrer!

Air : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

J' suis manqué! jarni! queu bonheur!

J' devons au ciel un' fièr chandelle!

Car j' peux dire qu' j'en viens d'un' belle;

Et si j' suis mort, ce n'est que d' peur.

Mais, chût! i faut nous taire,

Ils s'ront en allés tous:

Crainte d' quenq' contre-coups,

Filons et sauvons-nous

Ventre à terre.

(*Il se traîne à quatre pattes jusqu'à la coulisse. Là, il se
relève, et se met à courir de toutes ses forces.*)

SCENE VI.

**JUSTINE, JULIENNE, THERÈSE, LOUISE,
LARAMÉE, LA JEUNESSE, PATAPAN,
PHILIPPE.**

LARAMÉE, *regardant du côté par où Dodinet est parti.*

Ah! mon dieu! comme il dévale! Tenez, l'voyez-vous?

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

PATAPAN.

Ma foi, l'Espérance et Bellepointe ont bien fait d'aller l'at-
tendre derrière la p'tite redoute: car au train dont il y va,
ils ne l'auraient jamais attrapé.

LA JEUNESSE.

Ah! nous autres, ne perdons pas de temps. V'là des p'tites
femmes qui ont joué leurs rôles comme des bijoux.

JUSTINE.

Ces messieurs en conviennent?

JULIENNE.

C'est ma fine ! ben heureux !

PHILIPPE.

Maintenant faut r'prendre vos habits de femme.

LOUISE.

Comment, déjà ?

THÉRÈSE.

C'est dommage.

LARAMEE.

Oui, j'crois qu'vous prendriez bien l'habitude du commandement.

JUSTINE.

Mais ça n'nous irait pas plus mal qu'à vous.

LARAMEE.

C'est possible ; mais mon général...

Air : *Adieu paniers.*

Vous pouvez r'prendre vot' cornette.

PHILIPPE.

Vot' cotillon et vot' caquet.

LA JEUNESSE.

Drès c' moment vous n'êtes plus d' piquet,

Adieu mousquet (*bis.*)

PATAPAN.

Vous pouvez faire vot' paquet,

Adieu mousquet,

Vot' campagne est faite.

LES FEMMES, *sortant lentement.*

Quoi ! nous n' sommes plus d' piquet,

Adieu mousquet. (*bis.*)

Il faut donc faire not' paquet,

Adieu, mousquet,

Not' campagne est faite.

LES HOMMES, *les reconduisant.*

Drès c' moment vous n'êtes plus d' piquet,

Adieu, mousquet (*bis.*)

Vous pouvez faire vot' paquet,

Adieu, mousquet,

Vot' campagne est faite.

(*les femmes sortent.*)

SCENE VII.

LARAMEE, LAJEUNESSE, PHILIPPE, PATAPAN.

LA JEUNESSE.

Ah ça ! mes amis, l'Espérance et Bellepointe vont nous ramener ici not' homme, après lui avoir fait faire une seconde promenade. Tâchons qu'il ne reconnaisse pas l'endroit.

Journée au Camp.

F

PATAPAN.

En fait de r'mue ménage, tu peux t'en rapporter à nous.
Branlebas, général.

Air : *Un cordelier d'une riche encolure.*

Un vrai soldat ne connaît pour mot d'ordre,
Que gloire et désordre :
Son bonheur, partout,
Est de renverser tout.
Ennui, chagrin, bourse, table, fillette,
Ennemi, feuillet,
Bientôt avec nous,
Sont sans-dessus, dessous.

L'AJEUNESSE.

J' fus à trente ans un vigoureux compère,
La moindre barrière
Qui r'tenait mes pas
Tomrait du haut en bas.
Mais ces trente ans, suivis de trent'cinq autres
M'envoyant aux peautres,
M'ont mis, voyez-vous.
Tout sans-dessus, dessous.

PHILIPPE.

Amis, l' soldat n'a qu'un' journée à vivre,
Cell' qui doit la suivre.
N' compte pas pour lui :
Ainsi, narguons l'ennui,
Jusqu'à c' qu'enfin un boulet vienne en traître
Un beau jour nous mettre,
Sans dir' garde à vous,
Tout sans-dessus, dessous.

SCENE VIII.

Les Précédens, FANCHETTE.

FANCHETTE, *accourant une lettre à la main.*

Monsieur Patapan, monsieur Patapan, une lettre qui vient
d'arriver.

L'ARANÉE.

Est-ce encore quelqu'un qu'on nous r'commande ?

FANCHETTE.

Non, ce n'est pas pour vous. On dit que c'est pour moi,
et j'vous l'apporte, monsieur Patapan, pour qu'vous m'disiez
c'qu'il y a dedans.

PATAPAN.

C'est i touchant nol' mariage ?

PATAPAN.

Donnez ; donnez Ben vite. (*Il ouvre précipitement la
lettre et va pour la lire.*) Que j'suis donc bête, moi ! Vlà
qu'dans ma joie, j'oublie que je n'sais pas lire. Tiens, Phi-
lippe, défriche-nous donc ça, toi. (*Il la donne à Philippe.*)

A mesure que la lettre passe de main en main, Fanchette le suit et écoute ce qu'on va lire.

PHILIPPE, *jettant un coup-d'œil sur la lettre.*

C'est de l'écrivain. Tu sais bien que je n'lis qu'dans l'imprimé. Tiens, Lajeunesse, vois donc ça.

L A J E U N E S S E.

Donnez, donnez. Vous êtes ben heureux de me trouver là. *(Il se fouille.)* Allons, va t'promener. V'là que j'n'ai pas mes lunettes, à c't'heure.

F A N C H E T T E, *frappant du pied et prenant sa lettre des mains de Lajeunesse*

Ah mon dieu! mon dieu! vous verrez que je n'saurai pas c'qu'il y a dans ma lettre. Laramée, vous qu'avez lu tout couramment celle d'à c'matin. *Elle donne la lettre à Laramée.*

L A R A M É E.

Donne, donne, ma p'tite Fanchette.

Ma p'tite Fanchette,

D'après c'qu'on m'a dit de M. Patapan ton futur, j'consent ton mariage avec lui; il n'a rien, mais c'est égal, un militaire est toujours assez riche quand il sert ben son roi et son pays; tâchez donc d'être heureux au réciproque l'un de l'autre, je souhaitons qu'il le soit par toi autant que ton père l'a été par ta mère.

T H É R È S E G É R A R D.

F A N C H E T T E, *sautant de joie.*

Comment y a ça?

P A T A P A N.

Ah ça! dis donc, sans farce!

L A R A M É E.

Tiens, lis plutôt.

Air;

Quel plaisir! demain d' ma Fanchette,
J'aurons donc la main et le cœur!
Dans tout l'camp, à grands coup d' baguette
J' vas tambouriner mon bonheur.

C H Œ U R.

Quel plaisir! tu vas d' ta Fanchette
Posséder la main et le cœur!
Dans tout l'camp à grands coups d' baguette
Cours tambouriner ton bonheur.

(Il va pour sortir et revient en réfléchissant à quelque chose.)

L A J E U N E S S E.

J'espérons qu' le v'là triomphant;
à Patapan.

Mais qu'as-tu donc qui t' met' en peine?

P A T A P A N.

J' cherche l' parain et la marraine
Qui tiendront not' premier enfant,
Ah! d' plaisir j'en perdrai la tête,

J'ai d' Fanchett' la main et le cœur,
Dans tout l' camp à grands coups d' bague
J' cours tambouriner mon bonheur.

LES AUTRES.

Ah ! d' plaisir il perdra la tête,
C' amour là ressemble à d' la fureur.
Dans tout l' camp à grands coups d' bague
Cours tambouriner ton bonheur.

Patapan sort avec Fanchette.

SCENE IX.

LARAMÉE, LA JEUNESSE, PHILIPPE,
L'ESPÉRANCE, BELLEPOINTE, DODINET.

BELLEPOINTE.

Camarades, v'là un homme qui rodait autour du camp.

L'ESPÉRANCE.

J'l'ons ramassé en faisant not' ronde.

LARAMÉE.

L'uniforme ennemi !

LA JEUNESSE.

C'est un espion.

PHILIPPE.

Sans doute. C'est un espion.

DODINET.

Allons, i veulent tous que j'è sois espion. Avant de prend' la mouche comme ça, r'gardez-moi donc bien. Est-ce que vous n'me reconnaissez pas ?

LARAMÉE.

J'crois, dieu me pardonne ! que c'est not' recrue de c'matin.

DODINET.

Sûrement, c'est moi, Dodinet.

PHILIPPE.

Pourquoi portes-tu cet habit ?

DODINET.

Parce que j'ai désalté.

LARAMÉE.

Tu as déserté ! et à l'ennemi !

LA JEUNESSE.

Ah coquin !

DODINET.

Eh ! non. C'n'est pas ça ; écoutez-moi donc.

PHILIPPE.

Point d'grâce.

DODINET.

Mais...

LARAMÉE.

Paix!

DODINET.

Sont-ils entêtés... quand j'vous dis...

LA JEUNESSE.

Rien. Tu vas passer au Conseil de guerre.

PHILIPPE.

Qui t'condamnera aux verges.

DODINET.

Aux verges !.. comment on va me donner ?..

LARAMÉE.

Oui.

DODINET.

Et d'avant tout l'monde.

LARAMÉE.

Devant toute l'armée.

DODINET.

Me v'là propre.

LA JEUNESSE.

Nous allons faire notre rapport au général.

LARAMÉE, à *L'Espérance* et à *Bellepointe*.

Et vous, camarades, commencez par lui ôter cet habit et ne le perdez pas d'vue.

L'ESPÉRANCE.

Soyez tranquille, nous vous en rendrons bon compte..

(*Ils le deshabillent.*)

PHILIPPE.

Qu'il ne communique avec personne.

DODINET, voulant aller vers *Laramée*.

Mais écoutez-moi donc. Je n'suis pas c'que vous dites.

(*Bellepointe et L'espérance croisent leurs armes sur lui.*)

LARAMÉE.

Surtout veillez à ce qu'il ne s'éloigne pas d'la marquise.

(*Laramée, Lajeunesse et Philippe sortent.*)

SCENE X.

DODINET, L'ESPÉRANCE, BELLEPOINTE,
se promenant comme des sentinelles.

DODINET.

La marquise ! (*à L'Espérance.*) Camarade, qu'est-ce que c'est donc que c'te marquise ?

L'ESPÉRANCE.

C'est la tente du général.

DODINET.

La tante du général ! est-elle ici ?

L'ESPÉRANCE.

Vous l'voyez bien.

DODINET, *regardant de tous côtés.*

Ma foi ! je n'la vois pas, mais c'est égal. C'est une femme, je suis malheureux, et ce sexe est si aimable, si sensible !... Si elle voulait prendre pitié d'moi, et m'exempter d'avoir ça sur l'dos, ça m'ôterait une fière épine du pied, car passer aux verges, ça doit être... mais dire qu'ils n'ont pas voulu m'entendre, et m'laisser justicier... ah mon dieu ! (*à Bellepointe.*) Dites-moi, camarade, comment ça s'donne-ti c'que j'vas recevoir ?

BELLEPOINTE.

Un coup par soldat.

DODINET.

On n'peut pas donner moins... et y en a ti beaucoup de soldats ?

BELLEPOINTE.

Non. Heureusement pour toi, il y a beaucoup de congés. Nous ne sommes que quarante trois mille hommes.

DODINET.

Comment ! que quarante trois mille hommes ? Que quarante trois mille bombes vous emp...

BELLEPOINTE.

Hein...

DODINET.

Il faut que j'écrive à la Marquise ; car ces escogriffes-là ne m'laissent jamais arriver jusqu'à elle... oui, c'est dit. (*Il regarde vers la tente.*) V'là justement papier, chaise, table, encre et plume. (*Il entre dans la tente.*)

L'ESPÉRANCE.

Veux-tu bien sortir de là ?

DODINET.

J'veux écrire un mot.

L'ESPÉRANCE.

Ecris ailleurs, c'n'est pas là ta place.

DODINET, *prend l'écrivoire et le papier.*

Ous'que j'vas me mettre ? Ah ! pardine ! v'là un tambour, i m'servira d'table. (*Il pose l'écrivoire par terre, son papier sur le tambour, devant lequel il se met à genoux pour écrire. Il écrit, et dit tout haut ce qu'il écrit.*)

MADAME LA MARQUISE.

J'vous d'mande bien pardon si j'vous écris en veste et en manches de ch'mise ; c'est mon uniforme pour le quart-d'heure,

et j'crains ben d'êt' pis qu'ça le quart-d'heure qui vient. J'nose pas vous dire, madame la Marquise, la chose dont ou me m'nace. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai quarante trois mille hommes à mes trousses, c'est c'qui fait que j'vous prie d'intercepter le général vot' neveu en ma faveur. Pardonnez-moi encore une chose, madame la Marquise, c'est de vous écrire sur une peau d'âne avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

DODINET.

Post scriptum. Si la présente ne vous parvient pas, faites-moi le plaisir de me l'dire, afin que je vous en écrive une seconde.

V'là ce que c'est. Mais à présent, qu'est-ce qui va m'porter ça ?... Si dans ces deux ours-là, il y en avait un moins animal que l'autre.... P'têt' ben qu'en li graissant la patte, il la r'mettrait en main propre. (*il va à Bellepointe.*) Camarade.... (*Bellepointe lui tourne le dos sans lui répondre.*) malhonnête ! (*il va à L'espérance.*) Sentinelle.... (*même jeu.*) Vilain sournois ! (*il retourne à Bellepointe.*) Mon ami (*même jeu.*) (*à L'espérance.*) Monsieur le factionnaire.... (*même jeu.*) Mais c'est donc du marbre ou du fer que l'cœur d'ces gens-là ? Voir un camarade dans l'malheur et n'pas vouloir seulement... c'est indigne !... et l'conseil de guerre qui va toujours son trait. (*On entend battre un ban.*) (*à Bellepointe.*) Qu'est-ce donc que ça ?

BELLE-POINTE.

C'est l'tambour qui annonce ta condamnation.

DODINET.

Je suis condamné ! est-il dieu possible ! une fois, deux fois, trois fois, vous n'voulez pas r'mettre cette lettre à la Marquise.

L'ESPÉRANCE et BELLE-POINTE, *durement.*

Non.

DODINET, *au désespoir, déchirant sa lettre en morceaux et la jetant en l'air.*

Hé ben ! tant-pis, j'm'en moque, i m'en arrivera mal, tant-mieux, v'là la tête partie, je n'risque plus rien. (*en se reculant, il accroche un des fusils du faisceau, et fait tout tomber par terre.*) Allons, v'là tout par terre à présent. L'diable s'en mêle donc ?.. eh bien ! autant crever tout de suite. (*il veut s'asseoir sur le tambour, le crève et tombe au fond de la caisse les jambes en l'air. L'espérance et Bellepointe rient aux éclats.*)

SCENE XI.

Les Précédens , PHILIPPE , PATAPAN , LA JEUNESSE , BELLEPOINTE , LARAMÉE , L'ESPÉRANCE .

(*Les soldats arrivent sur la matche d'Aucassin et Nicolette : garde à vous.*)

CHŒUR.

V'là qu' Dodinet est condamné,
Qu'il soit au milieu de nous amené,
Pour c' déserteur, point d' quartier, point d' grâce !
Le conseil veut que par nos mains il passe
Et même il ordonne aussi
Qu'on frappe à bras raccourci.

DODINET, (*dans la caisse.*)
Raccourci.

TOUS.

Raccourci.

Pour ce déserteur, etc.

LARAMÉE.

Hé ben ! où est donc not' prisonnier ?

LA JEUNESSE.

Serait-il échappé ?

DODINET, *à part.*

S'ils pouvaient n'pas m'voir.

PATAPAN.

Allons vite aux armes. J'vas battre la générale. (*il aperçoit Dodinet.*) Eh ! le voici.

PHILIPPE.

Hé ben ! que fais-tu là ?

DODINET.

Vous l'voyez : j'tremble dans ma peau.

PATAPAN.

Allons, sors de là, et preste ! (*On l'aide à sortir de la caisse.*)

LARAMÉE.

Garde à vous. Premier rang en avant. Demi-tour à droite. Caporal, distribuez les verges.

DODINET, *voyant le faisceau de baguettes que tient le caporal.*

Diable ? si c'est là leurs poignées d'verges ! i vont m'mettre comme chair à pâté.

LARAMÉE.

Qu'ou lui bande les yeux, et qu'on le conduise à la tête du peloton.

(*Dodinet est conduit à la tête du peloton par Patapan et Philippe, et voit faire la distribution des verges.*)

DODINET.

Encore , allons , je n'aurai pas une heure de jour dans la journée.

L A R A M É E , *grossissant sa voix.*

Allons que son supplice commence ! (*à mesure qu'il avance les femmes frappent avec des bouquets de roses , et les hommes chantent.*)

Air : *De la sabotière.*

LES HOMMES , (*tandis que les femmes frappent.*)

Pan , pan ,
Queu coups d'épingle !

LES HOMMES.

Pan , pan ,

DODINET.

Ah ! que c'est piquant !

LES HOMMES.

Pan , pan ,

DODINET.

Ah ! comme ça single !

LES HOMMES.

Pan , pan ,

(*Les femmes les frappent sous le nez avec leurs bouquets.*)

DODINET.

Ah ! comme ça sent !

Si d' leux mains j' peux sortir entier ,
Pour mon patron que j' brulerai d' cierges.

PHILIPPE.

Tu te plains déjà d' quelques coups d' verges ,
Ce sont les roses du métier.

(*On continue.*)

Pan , pan , etc.

SCENE XII.

Les précédens , FANCHETTE , *accourant.*

FANCHETTE.

Grande nouvelle ! grande nouvelle.

- TOUS.

Qu'est-ce que c'est ?

FANCHETTE.

Ah ! mon dieu ! j'ai tant couru que n'en puis plus... si vous saviez comme tout ce monde est content.

DODINET.

J' dis content ! tout l'est , excepté moi.

FANCHETTE.

Monsieur l' maréchal vient d' arriver au camp , la paix est signée.

Journée au Camp.

G

TOUS.

La paix est signée.

FANCHETTE.

Oui.

PATAPAN.

La paix est signée ! vive le Roi !

TOUS.

Vive le Roi.

LARAMÉE.

Tiens , à propos , nous ne pensions plus à c'pauvre...

PHILIPPE.

Il a raison , mes amis , dans un jour comme celui-ci amnistie générale.

TOUS.

Oui , amnistie générale. *(On fait un roulement après lequel on ôte le bandeau à Dodinet.)*

DODINET.

Tiens , où donc que je suis.

PATAPAN.

Avec des amis.

DODINET.

Bah !

PHILIPPE.

- Qui ont voulu te faire payer ta bien-venue.

DODINET.

Si c'est vrai !... et les verges ?...

JULIENNE.

Air : De M. Piccini.

En nous tu vois le régiment
 Qui t'avait causé tant d'allarmes ;
 La gaieté dicta ton jugement,
 Et des bouquets étaient nos armes.
 Va de ce supplice nouveau
 Tu ne conserveras pas de traces.

DODINET.

Ainsi j'étais sous ce bandeau ;

PATAPAN.

L'amour corrigé par les grâces.

TOUS *(se moquant de lui.)*

L'amour corrigé par les grâces.

FANCHETTE.

Maintenant , monsieur Dodinet , pour vous remettre tout-à-fait d'vot' peur , j'vous invite à ma noce avec monsieur Patapan.

DODINET.

Par exemple , si je me croyais à la noce.

PATAPAN.

Tu riras, tu boiras, danseras avec nous, après ça libre à toi d'rester ou de partir.

GODINET.

Vous croyez rire? c'est que j'pourrais bien faire l'un des deux.

LARAMÉE.

Moi, je te conseille: tu resteras avec nous pour prendre ta revanche sur un autre.

DODINET.

Non, non, je n'ai pas de rancune, j'aime aller dans un endroit où il n'y a point besoin de lettres de recommandations, où il n'y ait pas des bombes pour pot-au-feu et des mortiers pour marmites.

PHILIPPE.

Bah! bah! tu ne sais ce que tu dis.

VAUDEVILLE.

Air: *De Saint-Léobon.*

PHILIPPE.

Vive! vive l'régiment!
C'est là qu'on rit et qu'on chante,
C'est là qu'on boit largement
Et qu'on s'aime étroitement.
Plein plan
Au régiment
Jusqu'au danger tout enchante!
Plein plan,

(*On répète en chœur les quatre derniers vers de chaque couplet.*)

Tout est charmant
Au régiment.

JULIENNE.

Ce p'tit monsieur bien pimpant
Qui n'est pas plus homm' que femme,
Qui s'mire et s'trouvant charmant
Est tout seul d' son sentiment.
Plein plan
Qu'il vienne au camp:
Le p'tit monsieur changeant d' game.
Plein plan
D'vient bon enfant
Au régiment.

L'AJEUNESSE.

Il est certain régiment
Ou le dieu d'hymen enrôle,
Qui s'accroît journellement
Quoiqu'on s'y plais' rarement.

Plein plan,

De c' régiment :

Ah ! que l'uniforme est drôle !

Plein plan

Ah ! qu'il est grand

Ce régiment !

PATAFAN.

Aux champs d' mars, par événement,
Si quelque brave confrère
Sous l' feu d' l'ennemi succombant,
Après lui laisse un enfant.

Plein plan,

L' pauvre innocent

Dans chaqu' soldat r'trouve un père.

Plein plan

Le v'là l'enfant

Du régiment

JUSTINE, (au public.)

Momus est not' commandant,
Et d' notre troupe légère
L'espoir fait le recrutement
Et l' plaisir sign' l'enrôlement.

Pan, pan,

Toujours battant,

Met sans nous faire la guerre.

Pan, pan,

V'nez voir souvent

Not' régiment.

FIN.